

K

LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.

" Il sentoit comme un Homme, il pensoit comme un Sage."

EN SIX VOLUMES.

VOL. I.

Londres:

IMPRIMÉ POUR LE COMPTE DE L'AUTEUR,
No. 241, OXFORD STREET;

Et se Vend chez J. BELL, No. 148, Oxford Street,
opposite Bond Street; R. EDWARDS, No. 142, New
Bond Street; CADELL and DAVIES, Strand;

C. LAW, No. 14, Ave-Maria Lane;

and at PEACOCK's Juvenile

Library, No. 259,

Oxford Street.

1795.

Price of Subscription, for the Six Volumes, Fifteen
Shillings.

46

8

14

84



AVANT PROPOS.

L'Intérêt que j'ai toujours senti pour mes semblables, un amour inné de l'humanité, m'ont souvent porté à réfléchir sur le meilleur système d'éducation, & sur les vrais principes qui doivent lui servir de fondement & la diriger. Mais raisonnant toujours par abstraction, & n'ayant jamais été placé pour observer, je me suis défié de mes idées, & j'ai attendu pour les rendre publiques que l'expérience les ait confirmées ou rectifiées. Aujourd'hui, grace à la confiance d'une amie qui a osé remettre entre mes

main le soin de ses deux petits enfans pendant sept mois, mes idées ne sont plus seulement le résultat de spéculations abstraites ; & je puis offrir mes principes avec d'autant plus d'assurance, qu'ils sont la conséquence d'observations constantes, & qu'ils se trouvent liés avec ceux d'une saine philosophie.

Tracer en peu de mots à la tête de ce premier volume les idées générales que je me suis fait sur l'éducation & sur les vrais principes qui doivent la diriger, tel est le but que je me propose dans ce moment : dans les volumes suivans j'entrerai dans les développemens particuliers, & dans les détails d'application.

Je vais donc considérer ici l'éducation sous le point de vue le plus général, & en rechercher, par conséquent, les principes dans ceux mêmes qui constituent

tuent la nature humaine. Dans ce sens, ils devront se trouver applicables à tous les païs, à toutes les nations & à tous les caractères. Dans la suite, j'établirai les principes particuliers dont l'application se trouvera nécessairement plus bornée & plus circonscrite. Je découvrirai les différentes routes que l'on doit suivre pour conduire les differens caractères, diriger les diverses passions, & je montrerai enfin les nombreux écueils à éviter, & les fautes multipliées dans les quelles tombent journellement les meilleurs instituteurs, & dont les conséquences n'ont pas été encore bien calculées.

Je divise la vie de l'homme, jusqu'au moment où il devient lui-même son propre instituteur, en trois grandes époques. A la premiere, qui com-

mence au moment de sa naissance, il est sensible-passif. A la seconde, qui commence où celle-la finit, il est sensible-actif. A la troisième, il est pensant & raisonnant.

Ici le plan général d'éducation se trouve donc divisé tout naturellement en trois parties, en analogie aux trois époques que je viens de distinguer.

La première partie prend l'homme au moment où il entre dans ce monde, & le conduit, ou plutôt le porte, purement comme être sensible-passif, jusqu'à l'époque où cette sensibilité devenant active, il entre dans un nouvel ordre de chose, & doit être dirigé par une marche différente.

La seconde partie le guide & le conduit dans la route de la sensibilité active, jusqu'à cette époque où l'homme
de

de sensible ou sentant, devient pensant & raisonnant.

La troisième partie devient applicable à ce moment si intéressant, où les lumières d'un esprit simple & droit, d'une raison forte & sans préjugés, venant à se réunir aux sentimens d'un cœur pur, aux mouvemens d'une ame expansive, il se forme dans l'homme cet heureux accord, qui le rend un être si intéressant, en le faisant vertueux sans rudesse, compâtissant sans foiblesse, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres ; & c'est alors enfin, qu'on le voit partager l'infortune du malheureux & pleurer avec lui, dans le même moment qu'il cherche à soutenir son ame & relever son courage par ses discours.

A la première époque c'est la volonté unique & absolue de l'instituteur

qui doit influencer, & toute la science de cette première partie de l'éducation est renfermée dans ce peu de mots. — Se faire obéir — non par insinuation, promesses, &c. mais par la force de l'ascendant & de la supériorité. Quand vous aurez obtenu ce résultat, vous aurez établi la base d'une bonne & solide éducation.

* A la seconde époque ce sont les événemens & les circonstances environnantes qui deviennent les maîtres, & l'habileté de l'instituteur consiste alors à les diriger pour le plus grand bien de son élève ; & il doit avoir grand soin de cacher son action propre & particulière, de manière à ne laisser jamais apperce-

* Ceux qui liront Emile avec attention & jugement pourront en tirer un grand profit pour cette seconde partie de l'éducation.

voir,

voir, ni sentir que celle de la nécessité.

A la troisième époque, c'est d'une raison fortifiée & éclairée par l'expérience que l'instituteur doit faire jaillir l'instruction; & c'est en vain alors qu'il voudroit mettre sa propre sagesse à la place de celle de son élève; tout ce qui ne sera pas conçu par celui-ci, & approuvé dans son conseil, deviendra au moins nul, s'il ne produit pas un mauvais effet.

A V I S.

MON dessein avoit d'abord été de placer la page de François à côté de celle d'Anglois; mais d'après les conseils de personnes dont l'opinion est pour moi d'un grand poid, je me suis déterminé à faire imprimer le François & l'Anglois séparément.

Il me falloit un cadre, & un cadre qui put répondre quelque'intérêt sur mon ouvrage; je l'ai choisi le plus simple & le plus analogue à mon plan qu'il m'a été possible. Ce premier volume

a du être presqu'entièrement employé
à le tracer, les autres iront plus di-
rectement à mon but.

LODOIK.

L O D O I K.

MADAME ROSA avoit deux enfans, l'ainé s'appelloit Victor & avoit dix ans, Amédé, qui étoit le plus jeune, en avoit huit. Depuis deux ans elle étoit veuve, & quoique malheureuse pendant tout le tems qu'avoit vécu son mari, son changement de situation n'avoit point diminué sa disposition à la tristesse & à la mélancholie : certainement si le soin de ses deux petits enfans, qui faisoit son unique plaisir, ne l'avoit pas soutenue, elle seroit tombée dans un état de consommation qui eut terminé sa vie en peu d'années.

Elle avoit mené presque continuellement une vie entièrement opposée à son

goût & à sa santé ; l'air de Londres lui étoit manifestement contraire, & elle n'avoit jamais pû obtenir d'en aller respirer un autre pendant quelque tems ; la campagne sur les bords de la mer l'auroit rendue heureuse & auroit contribué à fortifier ses enfans ; & tout ce qu'elle avoit pû gagner, avoit été d'habiter, pendant à peu près une année, une petite maison à peu de distance de Londres.

✧ Depuis la mort de son mari elle n'avoit presque pas quitté la ville, tant à cause de la multitude d'affaires dont elle étoit accablée, que pour être plus à portée de donner à ses enfans les maîtres nécessaires pour leur éducation : cependant son goût la portoit toujours vers le continent, & elle répétoit souvent, qu'elle préféreroit une cabane au milieu des montagnes de la Suisse, à la plus superbe habitation de l'Angleterre.

Enfin au moment où elle s'y attendoit le moins, les circonstances tournerent
de

de manière que, non seulement elle fut libre d'entreprendre le voyage qu'elle désiroit, mais même elle en fut si vivement pressée, qu'il se trouva déterminé & arrangé dans l'espace de peu de jours.

✧ Son fils aîné étoit tombé dans un état de langueur, & les médecins voyant que les remèdes étoient presque inutiles, furent unanimement d'avis qu'il falloit lui faire respirer l'air du continent, & après quelques discussions, il fut arrêté que de toutes les places celle qui convenoit le mieux étoit la Suisse.

Les parens & les amis le Madame Rosa informés de la décision des médecins, se rendirent sur le champ chez elle, & après quelque résistance, elle accepta l'offre qu'ils lui firent de prendre soin de ses affaires, pendant son absence. Tous les préparatifs pour son départ furent bientôt achevés, & le huitième jour après sa décision elle arriva à Douvre, accompagnée de sa
tendre

tendre amie Madame Elysa qui avoit voulu la conduire jusques-là. Madame Rosa lui fit promettre de venir la rejoindre, si elle restoit plus de six mois en Suisse. “ Souvenez-vous,” lui dit-elle, “ que c’est la patrie de nôtre bon ami Lodoïk, je dis nôtre bon ami, car je fais qu’il vous étoit aussi sincèrement attaché : d’ailleurs ne sommes nous pas solennellement engagées à aller visiter sa retraite, & s’il ne vit plus, comme il n’est que trop probable, sommes-nous pour cela dispensées de tenir notre promesse.”— Enfin Madame Elysa promit si positivement à son amie de venir la rejoindre incessamment, qu’elles se séparèrent sans une trop grande émotion.

Après un passage très court & très heureux Madame Rosa arriva à Ostende, d’où elle poursuivit sa route, ne s’arrêtant qu’autant que le soin de ses enfans l’exigeoit : son voyage fut beaucoup plus rapide qu’elle ne l’avoit espéré ;

espéré; elle avoit quitté Londres le quatorzième de Mars, & le huitième d'Avril elle étoit arrivée heureusement à Zurich avec sa petite famille.

Elle prit un logement à l'auberge de l'Epée, qui est si délicieusement située sur le pont, dans le dessein de faire de là quelques courses dans les environs, pour chercher une maison de campagne qui pût lui convenir.

Pendant tout le tems qu'elle séjourna à Zurich il fit le plus beau tems possible, aussi ne cessoit elle d'être continuellement en plein air; souvent elle passoit des heures entières sur le pont, qu'elle appelloit le salon de compagnie de Zurich, & effectivement, on peut le regarder comme le rendez-vous général des habitans de cette ville; & quelqu'un qui s'y promèneroit une partie de la journée, les passeroit certainement à peu près tous en revue, sans compter une foule d'étrangers: rien n'est plus beau, à la vérité, que la vue qui se présente
des

des deux côtés: ici c'est une riviere
 considérable qui roule des eaux si lim-
 pides, que vous pouvez compter les
 graviers qui tapissent son lit ; & la
 quantité de moulins & de machines
 qu'elle fait aller, varie & anime le spec-
 tacle d'une maniere qui ne peut se dé-
 crire: de l'autre côté se déploie de-
 vant vous un lac immense & majestueux;
 ses rives sont couvertes d'arbres & de
 prairies, qui se terminant par des co-
 teaux de différentes élévations, présen-
 tent partout l'aspect le plus riche & le
 plus varié: mais ce qui fit le plus de
 plaisir à Madame Rosa, ce fut la pro-
 menade où l'on voit le tombeau de
 Gesner; la riviere qui la borde de
 chaque côté, ces superbes allées d'ar-
 bres qui regnent tout au tour, cette
 belle verdure, ce monument enfin qui
 rappelle tout à la fois, l'ame reconnois-
 sante & juste de ceux qui l'ont élevé, &
 le mérite de l'homme sensible & ver-
 tueux dont il conserve la mémoire ; tout
 cela

cela remplissoit son ame de la sensation la plus délicieuse. Victor après l'avoir considéré pendant quelque tems : " Ma-man," dit-il, " comment appelez-vous le prince pour qui ce beau monument est construit?" — " Mon ami," dit la mère, " il ne fut jamais prince, mais il fut plus que cela, il fut vertueux ; simple particulier de cette ville, il fut non seulement chéri & respecté de tout le monde pendant sa vie, mais il mérita encore d'être honoré après sa mort ; ici ce n'est plus la flatterie qui élevé des monumens à la fausse grandeur, mais les ames sensibles & reconnoissantes qui cherchent à perpetuer la mémoire du plus noble ouvrage de la Divinité, de l'homme de bien."

Un jour Madame Rosa étoit allée visiter avec ses enfans une habitation dont on lui avoit parlé, & que le propriétaire avoit désiré, pendant quelque tems, pouvoir louer : comme elle entre dans la maison, le maître, qui avoit été pré-
venu,

venu, vint au devant d'elle, & d'un air triste, " Je vous prie," dit-il, " Madame, de m'excuser si je ne vous reçois pas comme je l'aurois désiré mais il n'y a que peu d'heures que mon unique enfant, l'objet de toute ma tendresse, est expiré dans des convulsions qui me l'ont enlevé au moment où je m'y attendois le moins Il eut justement hier 4 ans depuis la mort de sa pauvre mère, c'étoit pour lui seul que j'aimois à vivre & maintenant tous les liens qui m'attachoient encore à l'existence sont rompus." En disant ces mots, quelques larmes tombèrent de ses yeux. Madame Rosa sentit vivement sa peine, & d'un air qui annonçoit combien elle la partageoit, " Y a-t-il," dit-elle, " de l'indiscrétion à vous prier de nous introduire dans la chambre où repose le corps de cet ange.—Non, Madame," répondit le pauvre père, & ouvrant la porte de la chambre ils y entrèrent tous.

Amédée

Amédé le premier est auprès du corps de l'enfant, & après l'avoir considéré quelque tems avec une attention marquée & une complaisance qui frappa sa mère ; " Maman," dit-il, " où sont les ailes de cet ange ? est-ce qu'elles ne sont pas encore poussées ? dites-moi, Maman, quand donc pousseront-elles ? — Mon enfant," dit la mère, " ce n'est point à notre corps que poussent les ailes, mais bien à notre ame, & tu ne vois là que la dépouille périssable de l'ange, qui s'est envolé dans le séjour de la paix & du bonheur : mon ami les ailes de notre ame poussent à chaque bonne action que nous faisons, & lorsque ce corps qui nous empêche de voler nous quite, notre ame alors s'élève plus ou moins en proportion de la force de nos ailes." — Cette scène fit du bien au pauvre père & sembla soulager un peu son chagrin. Madame Rosa lui promit, avant de le quitter, qu'elle viendrait le revoir avec ses enfans, & que
dès

dès le moment où elle auroit fixé son établissement, elle lui en feroit part, afin qu'il pût venir la visiter.

A son retour Madame Rosa trouva plusieurs lettres d'Angleterre, & entr'autres une pour Lawater, qu'elle attendoit avec beaucoup d'impatience : dans son empressement, elle ne perd pas un instant pour la lui envoyer, en lui faisant dire que, si elle n'avoit pas craint d'être indiscrete, elle en auroit été le porteur elle-même, mais qu'elle attendoit à l'auberge sa réponse ; elle ne tarda pas d'arriver, elle étoit conçue en ces termes : " Aux personnes simples & bonnes ma maison est toujours ouverte ; si je ne suis pas trompé, vous avez le droit d'y entrer à quelle heure il vous plaira." — Madame Rosa, d'après ce billet, ne balança pas à se mettre en chemin, après avoir recommandé à ses enfans d'être bien sages & bien tranquilles : " Maman," dit Victor, " n'est-ce pas ce Monsieur dont j'ai beaucoup
entendu

entendu parler à mon oncle, & qui devine votre caractère, en voyant votre visage? — Oui, mes enfans,” répond la mère, “ c’est lui-même ; mais il ne se contente pas d’une stérile observation, sans cesse son ame active & sensible travaille à rendre, autant qu’il est en lui, les hommes meilleurs & plus heureux, & c’est sous ce dernier rapport, & non sous celui de simple physionomiste, qu’il nous importe de le visiter.” Tout en parlant ils arrivent à la maison, sont introduits au bon pasteur, & sans avoir fait beaucoup de complimens, ils sont déjà assis & causent ensemble avec la même aisance, que s’ils s’étoient connus depuis long-tems. L’ame de Lawater n’eut pas de peine à sympathiser avec celle de Madame Rosa, & après une heure de la conversation la plus intéressante il lui dit: “ Ma chère Rosa, non seulement vous avez la permission de venir dans cette maison quand vous le voudrez, mais je vous prie de la regarder

garder comme la vôtre, & je vous engage à y venir souvent ; remarquez que vous êtes la seconde personne à qui j'ai fait cette prière."— Comme ils alloient se séparer, Victor prenant Lawater par la main, " Monsieur," dit-il, " faites-moi le plaisir de me dire le caractère de Maman ; j'ai entendu dire que vous lisez dans le fond des cœurs, si vous m'accordez la faveur que je vous demande, je serai en état moi-même d'apprécier votre science."— Lawater fut un moment interdit, mais frappé de la franche hardiesse de cet enfant, il consentit à ce qu'il désiroit, & s'étant mis à son bureau, il écrivit sur une carte les lignes suivantes :

" Enfant de la nature, tu es perdue au milieu de la confusion de ce qu'on appelle la grande société, mais tu seras appréciée par l'homme de tact & de vrai sentiment ; ainsi la fleur simple des champs n'est point observée dans les parterres fameux, mais elle brille dans
nos

nos prairies, & elle est la fleur favorite de celui dont le goût n'a point été gâté par les beautés factices. Sois toujours simple & naturelle, sois toujours toi, & tu seras toujours une bonne mère & une bonne amie. Souviens-toi seulement, que qui veut être ferme au delà de sa mesure, se mentrera bientôt foible ; la véritable fermeté doit être tellement constante & uniforme, qu'elle ne s'aperçoive que par ses effets." En remettant cette carte à Madame Rosa, Lawater prit congé d'elle, & elle lui promit de venir passer une journée toute entière avec lui, dès qu'elle auroit fixé son habitation.

Après avoir parcouru, pendant plusieurs jours, les environs de Zurich, Madame Rosa s'établit enfin dans une petite maison de Campagne, située à l'extrémité du lac, à une demi lieue de Laken, au pied de cette belle montagne sur le sommet de laquelle l'on voit la fameuse abbaye d'Indfidelen.

Il y avoit à peine 15 jours que Madame Rosa habitoit sa petite Campagne, que Victor, sans le secours d'aucun médecin, se trouva totalement rétabli, & elle-même dans un état de paix, de jouissance & de santé qu'elle n'avoit jamais connu jusqu'à ce moment; elle étoit étonnée de son nouvel état & n'avoit pas cru qu'il pût y avoir encore pour elle dans la vie tant de douceur & de charme.

Le soin de ses enfans, leur instruction, la lecture, la culture d'un petit jardin, la promenade, & l'étude de la botanique remplissoient tellement toute sa journée, qu'on lui entendoit quelquefois répéter; qu'il falloit, certainement, que les jours de la Suisse ne fussent que la moitié de ceux de l'Angleterre.

Un jour que Madame Rosa avoit été se promener de meilleure heure qu'à l'ordinaire, elle rentra chez elle absorbée & pensive, & se trouvant dans le salon toute seule, elle tomba insensiblement

fiblement dans une profonde rêverie : dans le moment Victor, qui venoit de se lever, entre & court pour l'embrasser & lui souhaiter le bon jour, mais le pauvre enfant, remarquant qu'elle étoit moins gaie & plus occupée qu'à l'ordinaire, craignit qu'elle n'eût quelque sujet de peine, & lui sautant au cou de nouveau, lui dit : " Pourquoi êtes-vous triste, ma bonne Maman, mon frère Amédé n'auroit-il pas été sage ? ou bien avez-vous vu quelque malheureux qu'il n'étoit pas en votre pouvoir de soulager ? car je fais combien cela vous afflige ; mais ma bonne Maman, vous savez que vous m'avez donné de l'argent, je ne puis pas mieux l'employer ; permettez moi — Non, mon bon Victor, votre frère Amédé a été bien sage & ne m'a point fait de chagrin ; mais le voilà qui entre — Viens," dit Victor, " viens consoler la pauvre Maman qui est si triste ;" au même instant, ils se jettent tous deux à son cou & l'embras-

tant de tout leur cœur, ils lui disoient :
 “ Ma bonne Maman, ne soyez pas triste,
 si quelque chose vous afflige, dites-le
 nous, il n’y a rien que nous ne veuillons
 faire pour adoucir vos chagrins : ” Ma-
 dame Rosa attendrie, embrasse ses en-
 fans : “ Non, ” leur dit-elle, “ je n’ai
 point de chagrin, mais si j’en avois,
 pourrois-je ne pas les oublier, en jettant
 les yeux sur mon Victor & mon Amédé,
 & en les trouvant si bons, si obéissans,
 & si tendres pour moi, ” & les embras-
 sant encore une fois, “ je vais vous
 dire, ” continua-t-elle, “ mes enfans, ce
 qui m’a jettée dans la rêverie, & m’a
 rendue préoccupée de maniere à vous
 faire penser que j’avois quelque cha-
 grin : le soleil n’étoit pas encore levé,
 ce rocher qui reçoit toujours ses pre-
 miers rayons étoit encore tout sombre,
 lorsque je suis sortie pour aller me pro-
 mener : mes pas se sont dirigés d’un
 côté où je n’avois pas encore été ; tout
 en cheminant, je suis arrivée au pied
 de

de la montagne, & appercevant à une certaine hauteur quelques fleurs que je désirois cueillir, j'ai gravi un petit sentier qui semble conduire à son sommet. J'avois à peine marché un quart d'heure, que tout à coup, je découvre, à peu de distance de moi, une petite ferme dans la situation la plus délicieuse, mais ce qui me frappe singulièrement, c'est que rien de ce qui se présente devant moi ne me paroît nouveau, quoique tout ce qui m'environne ait, pour moi, un charme inexprimable; il me semble que c'est une ferme que j'ai souvent visitée autrefois; je reconnois la fontaine qui coule tout près de la maison, ce grand Chataignier, qui l'ombrage du côté du Midi, ce grand rocher qui a l'air d'être suspendu sur le toit, le pont qui traverse le ruisseau, & il n'y a pas jusqu'au gros chien noir que je reconnois; le pauvre animal au lieu d'aboyer vient vers moi en remuant la queue.

“Après avoir considéré ce lieu pendant quelque tems, m’être étonnée moi-même de la sensation qu’il me faisoit éprouver, je me suis souvenue d’un ami avec qui j’ai passé quelque tems en Angleterre ; il étoit enthousiaste de la Suisse, & je me rappelle qu’il m’a souvent fait la description de la partie dans laquelle nous nous trouvons, mais il me parloit surtout d’une petite ferme où il avoit passé des momens heureux, & où il désiroit pouvoir finir ses jours ; je suis sûre que c’est positivement le même lieu que j’ai rencontré ce matin, & tout ce que j’ai vu est si exactement conforme à la description qu’il m’a faite que je suis assurée que, si j’entrois dans la maison, je reconnoitrois jusqu’à la disposition de la chambre qu’il occupoit.—Allons voir cette jolie ferme ma bonne Maman,” dit Victor —“peut-être y trouverons nous votre ami,” dit Amédé ; “comme cela me rendroit content, ce doit être un homme bien intéressant, puisque vous l’aimez

l'aimez tant, ma bonne Maman. —
 Oui mes chers enfans, c'étoit un homme
 bien intéressant ; je lui dois beaucoup,
 car c'est lui qui m'a mise dans le cas de
 vous conduire dans le chemin de la
 vertu & par conséquent du bonheur :
 combien de fois vous a-t-il pris l'un &
 l'autre dans ses bras en vous bénissant !
 il m'avoit promis de prendre soin
 de vous mais sa sensibilité a préci-
 pité la fin de sa vie, & il a quitté ce
 monde trop tôt pour vous, & pour ma
 consolation Quoi," dit Victor,
 " seroit-il possible que cet honnête
 homme fût mort ? — Je n'en ai par des
 preuves certaines," répondit Madame
 Rosa, " mais d'après tous les renseigne-
 mens que j'ai pu me procurer, cela ne
 paroît que trop probable. Il vivoit
 dans une petite campagne aux environs
 de Richmond, à 3 miles de la petite
 maison que j'ai habitée pendant une
 année, il avoit coutume de venir me
 voir deux fois par Semaine, le Mer-

credi & le Samedi—mais, Victor, vous devriez vous le rappeler, car il ne manquoit jamais de vous apporter quelque chose de joli, & la première parole que vous me disiez en vous réveillant le Mercredi & le Samedi, étoit, ma bonne Maman, c'est aujourd'hui que nous verrons notre bon ami Lodoïk, & vous étiez bien content.—Oh ! dit Victor, après avoir pensé un moment, “Lodoïk, Lodoïk, oh ! je me le rappelle bien ; comme il vous aimoit, comme il étoit bon—Maman,” dit Amédé, “je suis sûr que voilà son portrait ; quoique je ne le fache pas, mon cœur me le dit.”—Madame Rosa jettant un regard sur le portrait, “votre cœur,” dit-elle, “ne vous a point trompé, puisse-t-il vous conduire à être bon & vertueux comme il l'étoit. Lorsqu'il nous quitta tous ceux qui le connoissoient étoient dans la tristesse, & ne pouvoient parler de lui sans exprimer le plus vif regret, car, mes enfans, c'étoit un excellent homme,

homme, qui mettoit son plaisir à faire du bien aux autres : ceux qui l'avoient connu dès le commencement de sa vie, m'ont souvent dit que dès son enfance, il s'étoit fait une loi de ne laisser passer aucun jour, sans faire quelque chose de bien : si quelqu'un se trouvoit embarrassé & ne savoit que faire, comme il avoit beaucoup d'expérience il l'aidoit de ses conseils ; un autre étoit-il tombé dans la pauvreté, il l'assistoit de son propre bien & lui procuroit les moyens de gagner lui-même à l'avenir sa subsistance ; partout où il trouvoit un malheureux, fut-il Chrétien, Juif, ou Turc, il s'intéressoit à lui de tout son cœur, cherchant à le consoler & à l'aider — “ c'est un homme comme moi,” disoit-il, “ il suffit.” Disoit-on en sa présence du mal d'un absent, à la manière dont il prenoit sa défense, vous auriez imaginé que c'étoit de son frère qu'on parloit ; il ne pouvoit souffrir qu'on fit tort à personne. Mais si des méchans

lui faisoient quelque injustice à lui-même, jamais il ne rendoit le mal pour le mal & loin de haïr ceux qui l'offensoient, il plaignoit leur aveuglement : sa plus douce récréation étoit de rassembler autour de lui les enfans de ses voisins, & de leur apprendre à devenir bons & heureux ; aussi a-t-on vu depuis, que les enfans qui ont bien reçu ses instructions & suivi ses conseils paternels, ont très bien reussi."

Victor & Amédé avoient écouté leur Maman, avec une attention mêlée d'attendrissement, & ils n'avoient pas détourné un seul moment leurs yeux de dessus elle. " Quel homme !" dit Victor.—" Comme vous deviez l'aimer," dit Amédé.—" Oui, mes enfans," répondit-elle, " je l'aimois, & son souvenir sera cher à mon cœur jusqu'à mon dernier soupir. Si vous saviez combien je lui dois, comment il a été un ange pour moi, pendant la partie la plus misérable de ma vie, vous l'aimeriez pour
votre

votre pauvre Maman.—“ Oh! Maman,”
 dit Victor, “ je l’aime de tout mon
 cœur! ” — Amédé ne dit rien, mais
 une larme coula le long de sa joue.
 “ Comme l’histoire de ce brave homme
 doit être intéressante,” dit Victor, “ &
 avec quel plaisir nous vous l’entendrions
 raconter! — Je vous promets, mes en-
 fans, de vous la raconter, mais dans ce
 moment le tems nous manque, & vous
 avez vos occupations qui vous appel-
 lent; ce soir, au retour de la prome-
 nade, si vous êtes bien sages, que vous
 ne fassiez aucun chagrin à votre Maman,
 je vous dirai l’histoire que vous désirez
 entendre.” Victor sauta de joie, à
 l’idée d’entendre une histoire, pour
 Amédé, il embrassa sa Maman, qui n’eut
 pas de peine à remarquer son émotion
 & sa sensibilité : Madame Rosa le fixant
 avec attendrissement : “ C’est toi,” dit-
 elle, “ qu’il a presque vu naître, toi
 qu’il aimoit d’une tendresse qui ne peut
 se comparer qu’à la tendresse d’un père;

comme il étoit content lorsque tu l'appellois Papa, & que tes petits bràs s'attachoient à son cou ! Combien de fois il t'a béni en me prédisant que tu ferois un jour ma consolation—Oui, ma bonne Maman, je justifierai ses espérances . . . parlez-moi souvent de lui, cela fait du bien à mon cœur ; j'éprouve ce que vous m'avez dit souvent. Le souvenir de l'homme vertueux nous donne des forces pour devenir bons nous-mêmes.”

• Victor impatient de voir arriver le moment de l'histoire, demandoit sans cesse quelle heure il étoit, & cette journée lui paroissoit quatre fois plus longue que les autres. “ Mes enfans,” dit Madame Rosa, “ je conçois votre impatience, mais souvenez-vous que, loin d'abrégér le tems, elle ne fait que l'augmenter : le tems est comme une corde élastique entre nos mains, il est en notre pouvoir de l'accourcir ou de l'allonger ; occupez-vous dans tous les instans de votre journée, & remplissez vos de-
voirs

voirs avec tous les moyens que peuvent vous fournir vos facultés ; voilà la voie la plus sûre pour rapprocher les momens que vous désirez — Comme cela est bien vrai, ma bonne Maman,” dit Amédé ; “ car je me rappelle l’été dernier, lorsque je pensois trop au plaisir d’aller à Hampstead, je n’avois pas le courage de bien étudier ma leçon, & alors il me sembloit que la journée étoit aussi longue qu’une année entière ; mais il m’arrivoit justement le contraire lorsque j’avois la force de mettre de côté l’idée de la promenade à Hampstead, & que je m’appliquois bien à mes leçons, alors la journée ne me paroissoit pas si longue qu’une heure ; & le moment de la promenade arrivoit, que je n’avois pas fait la plus petite réflexion sur la longueur du tems.”

Madame Rosa ressentit un vif plaisir, en voyant les germes d’un jugement sain & d’une réflexion précoce se développer de si bonne heure ; elle embrassa

ses deux enfans, & chacun fut à sa leçon.

La journée se passa on ne peut pas mieux ; les leçons s'étudierent & se dirent à merveille, & jamais la Maman ne fut si contente ; il est vrai, cependant, que Victor se rappella quelquefois, non pas sans impatience, le moment qu'il désiroit : pour Amédée la seule chose que Madame Rosa remarqua, c'est qu'il mangea ses fraises avec un peu plus de précipitation qu'à l'ordinaire, & qu'il regarda de tems en tems par la fenêtre, en demandant à sa Maman, de quel côté étoit la ferme. Enfin il est cinq heures & demi, c'est le moment fixé pour la promenade ; & quoique nos petits bonnes gens eussent bien voulu le devancer, Madame Rosa n'y avoit point consenti ; pour leur apprendre par leur propre expérience, que c'est en vain que notre esprit inquiet cherche à anticiper sur l'avenir, que chaque chose pour être dans l'ordre

doit

doit arriver dans son tems & à sa place, & que la sagesse consiste à remplir bien chaque instant présent & à ne pas nous rendre esclaves, par le desir, de celui qui est à venir.

Ordinairement la conversation n'étoit jamais plus animée que pendant la promenade; chaque fleur, chaque plante, chaque arbre étoit un sujet de questions, qui amenoit souvent les discussions les plus intéressantes. Madame Rosa avoit pour l'histoire naturelle un goût inné, que l'étude avoit développé & qui avoit ouvert un vaste champ à sa sensibilité morale. Mais ce qui frappoit le plus nos jeunes observateurs, c'étoit ces masses de rochers qui bornoient leur vue de tous côtés; la nouveauté du spectacle les étonnoit d'une manière qui ne peut se concevoir, & Madame Rosa avoit eu bien de la peine à leur faire comprendre, que ce n'étoit point là l'extrémité du monde, & qu'au delà de ces terribles, mais sublimes barrières, il y avoit des contrées

contrées toutes semblables à celles qu'ils avoient déjà parcourues. Mais ce jour là la promenade fut plus silencieuse, & toutes les questions se bornerent à demander à Madame Rosa, de quel côté étoit la ferme, si c'étoit ce chemin-ci ou celui-là qui y conduisoit plus directement. Madame Rosa qui ne laissoit échapper aucune occasion de faire quelque leçon utile à ses enfans, profita de celle-ci. " Quoi, mes enfans," leur dit-elle, " qu'est devenue la confiance que vous aviez en moi ? Avez-vous peur que je vous égare, & devez-vous craindre de me suivre aveuglément ? Croyez m'en, vous êtes trop jeunes pour connoître le but qu'il vous importe d'atteindre, & les moyens qui doivent vous y mener ; la sagesse de votre âge consiste à s'abandonner avec une confiance entière à la direction des personnes qui sont chargées de vous, & surtout à celle d'une mère, à qui votre bonheur est plus cher que le sien propre, & qui
fait.

fait bien mieux que vous, où elle doit vous conduire.”

Victor rougit & ne dit rien; Amédé saisit le bras de sa Maman en lui disant : “ Menez - moi où vous voudrez, ma bonne Maman, je veux vous suivre partout ; je veux être comme ce petit mouton que vous aviez & qui ne quittoit jamais vos pas.”

Cependant à mesure que l'on approche de la ferme Madame Rosa devient plus rêveuse, & Amédé étoit quelquefois obligé de secouer son bras pour se faire entendre. Tout - à - coup Victor, qui étoit en avant, jette un cri perçant qui tire tout-à-fait Madame Rosa de sa rêverie — “ Maman,” dit-il, “ voilà, je suis sûr, la ferme dont vous nous avez parlé ce matin — Maman,” dit Amédé, “ c'est là où a demeuré notre bon ami, quel plaisir s'il y étoit encore ! — Vous ne vous trompez-pas, mes enfans, c'est précisément l'endroit dont je vous ai parlé, & que vous étiez si impatiens de visiter.”

vifiter.” — Madame Rosa, prenant fes deux enfans par la main, entre dans la cour ; la fermiere qui avoit l’air d’avoir à peine trente-cinq ans, étoit affife fous le chataignier, occupée à filer ; à quelques pas d’elle, fur le gazon, étoient trois enfans, dont le plus âgé paroiffoit avoir une dixaine d’années ; fous un hangard, tout près de la maifon, le bon fermier décoré d’une barbe refpectable étoit occupé à couper des branches pour faire des fagots ; & le gros chien noir, affis fur fes deux pattes de derriere, remuoit la queue & fembloit folliciter la permiffion de jouer avec les enfans.

Dès que la fermiere voit entrer dans la cour Madame Rosa, elle quitte fon ouvrage, va au devant d’elle, & de l’air le plus gracieux, elle lui offre de venir fe reposer dans la maifon. “ Non, ma bonne,” répondit Madame Rosa, “ je fuis fenfible à votre attention, mais l’air eft fi pur, l’ombre de cet arbre fi fraîche, & cette verdure fi belle, que
ce

ce feroit dommage de les quitter pour se renfermer dans la maison—Vous avez bien raison Madame,” dit la fermiere, “avec tout l’argent du monde, on ne pourroit pas bâtir une plus belle chambre que celle-ci, & je vous dirai, qu’excepté lorsqu’il pleut beaucoup, nous sommes presque toujours en plein air ; je crois que le corps & l’ame s’en trouvent mieux. Mais le soir comme cela est beau, quand tout ce ciel est garni d’étoiles qui brillent comme des diamans, que ce ruisseau murmure, que le vent agite les feuilles, & qu’on n’entend d’autre voix que celle d’un Rossignol qui vient tous les soirs se percher sur ce frêne, oh ! c’est alors que l’ame semble sortir de son corps, & s’élancer d’avance vers ces heureuses régions qui doivent être un jour l’habitation de tous ceux qui auront été bons * ! ” — En
achevant

* Je dois dire à l’honneur des simples habitans des montagnes de la Suisse, qu’il n’est par rare de
trouver

achevant ces mots, elle court à la maison & en rapporte un fauteuil de joncs sur lequel elle fait asseoir Madame Rosa.

Déjà Victor & Amédé jouent sur le gazon avec les enfans de la bonne fermière, & ils sont ensemble comme s'ils se connoissoient depuis plusieurs années : c'est le privilege de l'innocence & de la simplicité de n'avoir pas besoin de se voir long-tems pour se connoître ; à la première entrevue les cœurs se touchent, les ames s'unissent, & l'on est amis.

Bientôt une grande jatte de lait est placée au milieu de la jeunesse, & les enfans de la fermière font les honneurs de ce repas champêtre avec une grace & une simplicité qui font mille fois plus

trouver parmi eux des ames aux quelles les sentimens les plus nobles & les plus élevés ne sont point étrangers. J'ai toujours pensé qu'ils devoient beaucoup à ces vastes & sublimes scenes d'une nature vraiment grande dont ils sont sans cesse environnés.

de

de plaisir que toute la politesse affectée des grandes villes.

Cependant Madame Rosa est extrêmement préoccupée, quelques soupirs s'échappent de sa poitrine, & ses yeux se tournent involontairement du côté de la maison ; enfin pressée de voir & de reconnoître la chambre qu'avoit occupée son ami ; pendant que la jeuneffe mange & s'amuse, elle suit la fermiere à la maison, & lui demande la permission de la visiter. — “ De tout, mon cœur,” répondit la bonne femme, “ il n'y a rien qui merite votre attention, mais puisque vous désirez voir l'habitation de gens pauvres, mais contents, je vais vous mener dans la meilleure chambre que nous ayons ; je suis fâchée que notre ami qui l'occupe ne soit pas dans ce moment à la maison, il auroit pu vous expliquer de belles peintures qu'il a mises contre la muraille, mais n'importe, si vous voulez entrer, ma bonne Dame, vous vous y connoîtrez

trez peut-être mieux que moi, la porte est justement ouverte.”

En entrant dans la chambre Madame Rosa croit la reconnoître, elle retrouve la table de bois de sapin auprès de la fenêtre, le lit de cotonne bleue & blanche, les deux chaises & le fauteuil de canne : émue & frappé d'étonnement, elle est quelque tems sans pouvoir faire un pas, enfin revenue un peu à elle-même, elle se met à examiner les differens desseins qui ta pissoient la chambre, mais quelle est sa surprise, en retrouvant une vue de Richmond qu'elle avoit dessinée elle-même de la campagne qu'habitoit son ami. “ O ma chere Dame ! ” dit la Fermiere, “ celle-ci est celle qu'il aime le mieux, & quelquefois il reste des heures entieres à la regarder — Comment s'appelle votre ami ? ” dit Madame Rosa — “ Madame il y a bien long-tems que nous le connoissons, ” répondit la fermiere, “ mais nous ne l'avons jamais appelé autrement

ment que notre bon ami, & je ne lui fais pas d'autre nom."

A chaque pas que Madame Rosa fait dans la chambre son émotion augmente & l'espérance de revoir son ami renaît. . . . Mais enfin, elle ne peut plus douter que ce ne soit Lodoïk lui-même, en trouvant sur la table une boîte de bois de sandal qu'elle avoit souvent vue entre ses mains, un paquet d'herbes & de fleurs des montagnes, & enfin une Bible qu'elle lui avoit donnée elle-même ; Madame Rosa auroit voulu faire mille questions, mais elle ne peut parler & les mots expirent sur ses lèvres. La bonne Fermière s'apercevant de son émotion : " Ma bonne Dame," lui dit-elle, " je voudrois que vous connoissiez notre bon ami, vous ne pourriez plus vous passer de lui ; dans ce moment il est allé faire sa promenade solitaire à une demi lieue d'ici, mais il doit être de retour avant huit heures ; il a promis à mes enfans de causer ce soir

soir avec eux sous ce chataignier, afin de leur apprendre ce qu'il faut faire pour devenir heureux ; mais il ne parle pas seulement pour les petits enfans, c'est un grand plaisir pour mon Mari & pour moi de l'entendre & nous ne manquerons pas de venir l'écouter ce soir ; si vous voulez être de la partie & rester avec nous, je suis sûre que vous ne vous repentirez pas & que vous dormirez mieux & plus tranquillement après l'avoir entendu. — “ Je le veux de tout mon cœur,” dit Madame Rosa, “ & en attendant le moment du rendez-vous, pendant que mes enfans jouent avec les vôtres, je vais faire un tour de promenade dans ce bois — Ecoutez,” dit la Fermière, “ allez vous promener de ce côté, prenez le chemin qui est sur votre droite, au premier ruisseau tirez à gauche en le remontant jusqu'à une cascade, c'est là où vous trouverez sûrement notre bon ami ; mais ayez l'air d'y arriver comme par hasard, &

vous

vous verrez combien il a l'air respectable & bon."

L'impatience ne permet pas à Madame Rosa de répondre ; elle s'échappe, de peur que ses enfans ne la voient & ne veuillent la suivre. Elle ne marche pas, mais elle court, déjà elle est arrivée au ruisseau qu'elle doit remonter ; là elle s'arrête, & après avoir repris haleine, elle continue sa promenade, mais d'un pas plus modéré.

Déjà le bruit de la cascade se fait entendre, & à mesure que Madame Rosa en approche, il devient plus fort & son émotion augmente en proportion. " Serait-il possible," répétait elle de tems en tems, " que Lodoïk existât encore ! Tant de preuves, de témoignages." Cependant elle aperçoit déjà la cascade, & elle n'a pas fait vingt pas de plus, qu'elle voit de loin un homme qu'elle ne peut distinguer ; peut-être est-ce Lodoïk, elle presse sa marche pour le rejoindre ; . . . mais son espérance est trompée

pée

pée . . . celui qu'elle a pris pour lui, est un berger des environs qui vient de relever une pauvre brebis qui s'étoit précipitée d'un rocher voisin ; il vient de la laver dans les eaux limpides de la cascade, & il l'emporte dans ses bras pour la soigner à la maison. Fatiguée de sa course, oppressée par la crainte & l'espérance qui agitent son ame tour-à-tour, elle s'assied au pied d'un chêne dont l'extrémité des branches est mouillée par les eaux qui se précipitent avec fracas. Ayant dérangé, par hasard, quelques branches nouvellement cueillies, quelle est sa surprise de trouver un livre qui a l'air d'être posé avec soin . . . Elle le prend . . . se presse de l'ouvrir . . . C'étoit l'écriture de Lodoïk, ce sont des prières & des sujets de méditation, tous écrit de sa main. La première page sur laquelle ses yeux sont fixés a pour titre : *Prière pour mon amie* : Elle lit : *O Dieu ! veille sur ma Rosa, & béni ses deux enfans, tu fais que j'aurois été*

été heureux de passer ma vie auprès d'elle, & que ma plus douce consolation à mon dernier moment, eût été qu'elle m'eût fermé les yeux ; . . . mais j'adore ta volonté, en m'y soumettant. Si dans le court pèlerinage qui me reste à achever sur cette terre, je ne dois plus la rencontrer, ô Dieu, fais que nous nous retrouvions dans un meilleur monde, & que nos ames réunies dans ta charité pure ne soient plus séparables dans toute l'Eternité." — Madame Rosa ne se contient plus : " Lodoïk," s'écrie-t-elle, " Lodoïk, ta priere est exaucée, regarde encore une fois ta Rosa." En disant ces mots elle tombe évanouie sans connoissance & sans sentiment. Lodoïk étoit à peu de distance, c'étoit lui qui avoit secouru le premier la pauvre brebis, & il revenoit justement reprendre son livre, lorsqu'il fut frappé par les cris réitérés de " Lodoïk ;" il redouble le pas, arrive près de la cascade & voit Madame Rosa évanouie, il se presse de la secourir, mais il est telle-

ment préoccupé que ce n'est qu'au moment où, revenue à elle-même, elle commence à ouvrir les yeux, qu'il reconnoit son amie. " Est-ce vous Rosa ? " s'écrie-t-il, " c'est ici où tous les jours de ma vie je viens prier mon Dieu pour vous, qui eût dit que ce feroit ici où nous nous retrouverions ! Rosa. " . . . Ils restent un moment sans pouvoir dire un mot de plus, mais enfin un torrent de larmes les ayant soulagés : " Ce n'est point un songe, " dit Madame Rosa, " c'est mon ami que je retrouve, & je vois maintenant que la Providence ne m'a pas destinée, comme je le craignois, à traverser le desert de la vie sans appui, sans guide, sans soutien . . . sans ami quelle soit bénie cette Divine Providence, mon cœur lui rendra grace tous les jours de ma vie ! " — Lodoïk ne peut dire un mot, ses yeux sont fixés sur elle, & il ne les détourne que pour les lever vers le ciel en signe de reconnoissance. " Quelle impatience n'ai-je pas, mon

mon cher Lodoïk, de savoir tout ce qui s'est passé depuis que vous nous avez quittés . . . d'apprendre tout ce qui vous est arrivé ; mais je fais que vous êtes attendu sous le chataigner, & je me reprocherois si je dérobois un tems si précieusement employé pour les heureuses créatures qui vous environnent ; demain venez passer toute la journée avec moi, alors nous parlerons à notre aise de tout ce qui nous intéresse ; pour ce soir, ne perdons point de tems, allons, je veux m'asseoir aussi parmi vos auditeurs & vous en trouverez deux sur lesquels vous ne comptiez pas, & qui j'espère vous intéresseront." Elle prit son bras & ils s'acheminèrent tous deux vers la ferme. Ils n'étoient encore qu'à la moitié du chemin, lorsqu'ils virent arriver au devant d'eux la petite troupe, ayant à sa tête le Fermier & la Fermière ; ils avoient vu l'heure à laquelle Lodoïk devoit revenir, se passer, & dans leur inquiétude & leur impa-

tience ils avoient désiré aller au devant de leur bon ami : Victor & Amédé étoient aussi de la partie. Dès qu'ils apperçurent leur Maman, ils coururent à elle & se plaignirent de ce qu'elle les avoit abandonnés.

Lodoïk les regardoit fixement sans rien dire, quand tout à coup Amédé s'écria : " Maman, c'est votre ami, c'est Papa, quand je ne le reconnoitrois pas par le portrait que vous avez, mon cœur m'assureroit que c'est lui." En même tems il se précipite sur lui. Lodoïk le reçoit dans ses bras & l'embrasse tendrement. Victor lui saute aussi au cou, en disant : " C'est là, Maman, cet honnête homme que vous aimez tant, & dont vous nous avez si souvent parlé? — C'est lui, mes enfans, " dit Madame Rosa, " c'est votre ami, votre père, c'est la consolation que le ciel m'a donnée sur cette terre." — Les autres enfans étoient stupéfaits de ce qu'ils voyoient & entendoient, & ne disoient mot; le

-Fermier

Fermier & la Fermiere se regardoient dans leur étonnement sans prononcer une parole. " Vous êtes surpris, mes bons amis," dit Lodoïk, " tout ce-ci est un mystère pour vous, mais je vous l'expliquerai, vous partagerez ma joie, & vous remercirez le bon Dieu, qui a voulu bénir sa créature avant de la retirer de cette terre. Pour ce soir il est trop tard, ne perdons pas un moment pour nous rendre au pied du chataignier, je ne veux pas manquer tout à fait à la parole que j'ai donnée à mes bons amis ; il ne me reste plus à la vérité que quelques momens pour causer avec eux, mais ils comprendront facilement que le jour où l'on retrouve un ami, & un ami vrai & unique, que l'on ne comptoit plus revoir dans cette vie, il est possible de manquer à la moitié de ses engagements." Déjà l'on est au pied de l'arbre, Madame Rosa & Lodoïk s'asseient; Amédé veut absolument être entre eux deux, Victor se place de l'autre côté

de sa Maman, &, tout le reste de la petite troupe s'étant assis en rond, il se fit un profond silence. *

Lodoïk se recueillit un moment, puis élevant les yeux vers le ciel, il le remercia d'avoir permis qu'il ne vécût pas tout à fait inutile sur cette terre; la joie étinceloit dans ses yeux & les douces larmes de la reconnoissance couloient le long de ses joues; & on lisoit bien sur son visage cette vérité qu'ont éprouvée tous les amis de la vertu, c'est que le témoignage d'une bonne conscience est le comble de la félicité.

“ Mes bons amis,” commença Lodoïk, “ vous m'avez demandé hier au soir quel est le véritable moyen d'être tranquille & content & par conséquent heureux; & bien mes enfans, si vous le voulez, je vais vous l'apprendre.— Ah! oui, cher Papa,” s'écrierent-ils tous d'une voix unanime en battant des mains, & Lodoïk poursuivit: “ Probablement, mes bons enfans, ma vie ne
fera

fera plus bien longue, mais quand je vivrois encore long-tems, je ne ferai pas toujours avec vous ; car peut-être dans quelques années irez-vous l'un d'un côté, l'autre d'un autre ; alors vous serez abandonnés à vous-mêmes, & si vous n'êtes sages & bons, vous vous rendrez infailliblement malheureux, malades ou pauvres, haïs de votre prochain & mécontens de vous-mêmes, & que vous serviroient alors tous les biens de la terre !

“ Vous savez combien je vous aime, si je voyois avant de mourir que vous dussiez vous rendre malheureux, chers enfans, je ne pourrois m'en consoler sur mon lit de mort.” — (A ces mots les enfans ne purent retenir leurs larmes.) — “ Je fais bien que vous ne voudriez pas, de propos délibéré, affliger ainsi votre vieux père, mais de peur que vous le fassiez par ignorance, je vais vous dire tout ce que je crois capable de

de vous rendre sages, bons & par conséquent heureux.

“ Remplir exactement tous ses devoirs, mes enfans, c'est marcher dans la route qui conduit au bonheur, mais ces devoirs il faut les connoître ; puisse-je vous les développer si clairement, & vous les rendre en même tems si intéressants, qu'ils deviennent l'objet de vos desirs les plus ardens, & de vos premiers plaisirs !

“ Pour commencer par ce qui vous touche de plus près & ce qui vous est le plus sensible : n'est-ce pas, vous avez un corps, si vous ne donnez pas à ce corps la nourriture qui lui convient, il souffre, il est malade ; si vous lui donnez trop, ou si vous ne lui donnez pas assez, il tombe dans le désordre & la langueur, & tend vers sa destruction ; mais si au contraire vous lui donnez selon ses besoins, & que vous l'entreteniez suivant ses forces avec modération.

&

& sobriété, alors il est fort, bien portant, & vous sentez un bien-être & un contentement, sans lesquels on ne peut être heureux, surtout lorsque l'on sait que c'est par sa faute qu'on en est privé ; vous voyez donc que vous avez des devoirs, & des devoirs importants, à remplir envers le corps.

“ Mais, mes enfans, soigner son corps ne suffit pas pour rendre heureux, & l'on peut être d'une bonne santé & cependant très ; malheureux, car sachez que dans votre corps habite un ame invisible, qui est proprement ce qui pense dans vous, ce qui sent, ce qui se réjouit, ce qui s'afflige, ce qui est enfin heureux ou malheureux ; or, quelque bien portant que soit votre corps, si votre ame est foible & malade, vous ne laisserez pas d'être des hommes souverainement malheureux ; vous avez donc aussi des devoirs à remplir envers vos ames, & vous serez souffrans & misérables, en proportion que vous les négli-

gerez ; mais au contraire vous éprouverez un véritable bonheur, si vous tâchez de les conserver saines & en bon état, en cherchant chaque jour à acquérir quelques bonnes connoissances, en fuyant tous les vices, & en faisant tout le bien qui est en votre pouvoir.

“ Vous avez aussi des devoirs à remplir envers les autres, que vous ne sauriez négliger sans vous exposer à de pénibles souffrances. Vous avez un souverain, qui vous protège, à qui vous devez l'obéissance & le respect ; des loix qui vous mettent à l'abris de l'injustice & de la persécution, que vous ne pouvez violer sans exposer votre propre tranquillité. Vous avez des supérieurs, des parens, des frères, des sœurs, des amis, des égaux, envers qui vous avez des devoirs à remplir ; & si vous les négligez, non seulement vous serez privés des douceurs & des avantages que nous procure la société, mais encore vous ne rentrerez jamais au de-

dans

dans de vous-mêmes, sans y trouver le remords, ce sentiment amer qui vous reprochera votre injustice & vos crimes. Que dis-je, vous avez même des devoirs à remplir envers les animaux, que vous devez traiter avec humanité, & auxquelles vous ne pouvez refuser sans injustice une nourriture convenable, en proportion qu'ils vous sont utiles.

“ Mais, mes chers enfans, celui qui a fait ce Ciel & toutes ces étoiles, celui qui a créé le Soleil qui nous éclaire pendant le jour, & cette belle Lune dont la clarté dissipe un peu les ténèbres de la nuit ; celui qui a sa demeure bien au de là de tout ce que nous voyons, celui à qui nous devons toute cette belle nature ; celui dont les petits oiseaux chantent les louanges dès la pointe du jour, & dont tout l'univers annonce la puissance, la bonté & la grandeur ; celui enfin par lequel nous vivons, nous respirons, & dont la Providence veille sur nous, comme une bonne mère veille

sur son enfant chéri; celui-là, dis-je, n'a-t-il pas des droits sur nous? Ne lui devons-nous pas quelque chose? Et si nous l'oublions, si nous l'offensons, pourrons-nous être heureux, & pourrons-nous ouvrir les yeux, sans trouver dans chaque créature un témoin importun, qui nous reprochera notre injustice & notre ingratitude! Sans parler même de l'existence que nous nous préparerons alors pour la vie future à laquelle notre ame immortelle est destinée.

“ Je viens de vous retracer, mes bons amis, l'idée générale des devoirs que nous devons remplir pour marcher dans la route du bonheur; ou tout au moins, nous écarter de celle de la souffrance & de la peine : une autre fois j'entrerai dans tous leurs détails, en cherchant à vous en faire sentir toute l'importance; je vous découvrirai les voies que vous devez suivre, les dangers que vous devez éviter; mon expérience & ma tendresse

dressé pour vous ajouteront, j'espère, à la confiance avec laquelle vous m'écouteriez. Déjà la Lune marque l'heure à laquelle nous devons nous retirer ! Cependant, avant de vous quitter, je vais vous raconter l'histoire que je vous promissier ; elle vous montrera la nécessité de s'accoutumer au travail, & de fuir l'oïiveté & la paresse, qui en détruisant nos qualités morales & énervant nôtre corps, nous mettent hors d'état de pouvoir jamais rien faire, & nous destinent à tomber enfin dans la pauvreté & le mépris.

“ Ce malheur arriva à la quelqu'un dont je vais vous raconter l'histoire, je puis vous en parler, car je l'ai connu particulièrement. Il étoit né de parens riches, qui avoient l'imprudence de lui répéter souvent qu'ils avoient amassé beaucoup d'argent qu'il auroit aussitôt qu'il seroit grand ; le jeune insensé pensa alors qu'il n'avoit par besoin de travailler, ni d'apprendre comme les
autres

sur son enfant chéri; celui-là, dis-je, n'a-t-il pas des droits sur nous? Ne lui devons-nous pas quelque chose? Et si nous l'oublions, si nous l'offensons, pourrons-nous être heureux, & pourrons-nous ouvrir les yeux, sans trouver dans chaque créature un témoin importun, qui nous reprochera notre injustice & notre ingratitude! Sans parler même de l'existence que nous nous préparerons alors pour la vie future à laquelle notre ame immortelle est destinée.

“ Je viens de vous retracer, mes bons amis, l'idée générale des devoirs que nous devons remplir pour marcher dans la route du bonheur; ou tout au moins, nous écarter de celle de la souffrance & de la peine : une autre fois j'entrerai dans tous leurs détails, en cherchant à vous en faire sentir toute l'importance; je vous découvrirai les voies que vous devez suivre, les dangers que vous devez éviter; mon expérience & ma tendresse

dressé pour vous ajouteront, j'espère, à la confiance avec la quelle vous m'écouteriez. Déjà la Lune marque l'heure à laquelle nous devons nous retirer ! Cependant, avant de vous quitter, je vais vous raconter l'histoire que je vous promissier ; elle vous montrera la nécessité de s'accoutumer au travail, & de fuir l'oisiveté & la paresse, qui en détruisant nos qualités morales & énervant nôtre corps, nous mettent hors d'état de pouvoir jamais rien faire, & nous destinent à tomber enfin dans la pauvreté & le mépris.

“ Ce malheur arriva à la quelqu'un dont je vais vous raconter l'histoire, je puis vous en parler, car je l'ai connu particulièrement. Il étoit né de parens riches, qui avoient l'imprudence de lui répéter souvent qu'ils avoient amassé beaucoup d'argent qu'il auroit aussitôt qu'il seroit grand ; le jeune insensé pensa alors qu'il n'avoit par besoin de travailler, ni d'apprendre comme les
autres

autres hommes, parce qu'un jour il pourroit acheter tout ce qu'il voudroit. Il s'accoutuma donc à dormir jusqu'à midi, après cela il dinoit presque toujours sans appétit, de là il alloit jouer aux cartes jusque bien avant dans la nuit ; si par hasard il avoit à faire hors de la maison, il se faisoit mener en carrosse, & pour s'habiller, il avoit toujours besoin de plusieurs domestiques : qu'arriva-t-il, mes enfans ? Il avoit environ vingt-quatre ans, lorsqu'une nuit le feu prit tout-à-coup à la maison, & avec tant d'activité, qu'il eut à peine le tems de sauter par la fenêtre en robe de chambre. En quelques heures tout son bien fut réduit en cendres. Ruiné & sans ressource, il ne savoit que faire ; comme il n'avoit rien appris pour pouvoir gagner son pain, & qu'il avoit honte de mendier dans le lieu où il avoit vécu autrefois dans le luxe, il se retira dans la campagne, se fit valet d'un paysan, uniquement pour sa subsistance ;

mais

mais quand il avoit travaillé une demi heure, ou qu'il lui falloit aller dans le village voisin, il tomboit épuisé de fatigue, & le paysan vit bientôt qu'il ne pouvoit lui être d'aucune utilité à cause de sa foiblesse, car il avoit bien des pieds & des mains, mais il n'en pouvoit presque faire aucun usage. Enfin il ne lui resta plus d'autre ressource que celle de mendier son pain aux passans. Prenez bien garde, mes enfans, qu'il ne vous en arrive autant. Au reste ne croyez pas que le travail soit quelque chose de si pénible ; car, quand on s'y est accoutumé, on y trouve tant de plaisir qu'on ne sauroit plus vivre sans travailler. Mais c'est l'oïveté qui est quelque chose de bien pénible ; on n'y trouve qu'ennui, chagrin & mauvaise humeur. Quand nous ne savons que faire, pour l'ordinaire il nous prend mille fantaisies, nous mangeons sans faim, buvons sans soif, enfin nous finissons par nous rendre malheureux, malades, .

lades, misérables, & presque toujours pauvres, & alors personne n'a pitié de nous ; on ne manque par de dire : le paresseux pouvoit être aussi riche que moi, s'il avoit voulu faire quelque chose ; il ne mérite pas qu'on l'assiste. Oh ! mes enfans, quelque pénible que puisse être le travail, cela est encore mille fois plus insupportable.

“ Hé bien ! mes enfans, je ne fais si je me trompe, mais l'attention que vous avez prêtée à tout ce que je vous ai dit, me fait croire que vous l'avez écouté avec intérêt ; si cela est, je vous propose de vous retrouver ici demain à l'heure accoutumée, & je poursuivrai un sujet qui m'intéresse infiniment, puis qu'il est si intimement lié avec votre bonheur. Oui demain,” s'écriernt-ils tous, “ quel plaisir, pour nous ! & comme vous êtes bon, notre cher Papa ? ” Quelques larmes d'attendrissement coulèrent le long des joues de Lodoïk, & tout-à-coup se tenant debout, & levant les

les yeux & les mains vers le Ciel : ---
 “ O Dieu ! ” dit-il, “ toi qui à crée ce superbe Ciel, avec toutes ces étoiles, qui à décoré ce lieu des charmes de la plus belle nature, qui a fait encore plus, qui nous a donné un cœur capable de t’aimer & de jouir de toutes les merveilles dont tu nous a environnés, nous t’offrons, dans la simplicité & l’effusion de notre cœur, le tribut de notre vive reconnaissance. Bénis nous tous, bénis ces enfans qui sont plus à toi que personne, à cause de leur innocence ; & que demain matin, dès avant l’aurore notre prière monte jusqu’ à ton trône.” Il dit : & donnant son bras à Madame Rosa, il la reconduisit une partie du chemin : ils se séparèrent dans l’effusion de la plus douce amitié, & il lui promit qu’il feroit le lendemain chez elle pour le déjeuner. Victor étoit hors de lui-même en pensant qu’il retourneroit le lendemain à la ferme ; pour Amédée il marchoit en silence, en tenant la main de
 fa

fa Maman, & il se retourna plusieurs fois pour voir Lodoïk fufqu' à-ce qu'enfin il fut tout-à-fait hors de la portée de fa vue.



FIN DU PREMIER VOLUME.

LODOWICK;
OR,
LESSONS OF MORALITY
FOR THE
AMUSEMENT AND INSTRUCTION
OF
YOUTH.

LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.

LODOIK;



46

JEFFES

